

Claire Kueny

## **Icônes contemporaines. Les portraits peints d'Yves Chaudouët**

*« Le visage humain est une force vide, un champ de mort. La vieille revendication révolutionnaire d'une forme qui n'a jamais correspondu à son corps, qui partait pour être autre chose que le corps. C'est ainsi qu'il est absurde de reprocher d'être académique à un peintre qui, à l'heure qu'il est, s'obstine encore à reproduire les traits du visage humain tels qu'ils sont ; car tels qu'ils sont, ils n'ont pas encore trouvé la forme qu'ils indiquent et désignent ; et font plus que d'esquisser, mais du matin au soir, et au milieu de dix mille rêves, pilonnent comme dans le creuset d'une palpitation passionnelle jamais lassée. Ce qui veut dire que le visage humain n'a pas encore trouvé sa face et que c'est au peintre de lui donner. [...] Le visage humain porte en effet une espèce de mort perpétuelle sur son visage dont c'est au peintre justement à lui sauver en lui rendant ses propres traits. Depuis mille et mille ans en effet que le visage humain parle et respire, on a encore l'impression qu'il n'a pas encore commencé à dire ce qu'il est et ce qu'il sait (...). »*

Antonin Artaud, extrait du catalogue de l'exposition Portraits et dessins par Antonin Artaud, galerie Pierre, 4-20 juillet 1947. Réédité dans Artaud Antonin, Œuvres, édition établie, présentée et annotée par Évelyne Grossman, Paris, Quarto-Gallimard, 2004, p. 1534.

Ma première visite dans l'atelier d'Yves Chaudouët fut marquée par la découverte de ses portraits peints. Un homme d'une soixantaine d'années dont l'épouse avait commandé le portrait, vient de quitter l'atelier après quelques heures de pose, de pause. Le calme règne dans cette pièce claire au cœur de Paris, d'où émanent des odeurs de peinture à l'huile et dans laquelle le temps s'est ralenti. Sur un chevalet, le portrait sèche et le regard bleu et lointain du modèle perce l'espace et le traverse, infiniment... en attente.

Comme lui, je songe : n'est-ce pas surprenant de commander un portrait peint aujourd'hui, à l'heure où les portraits photographiques prolifèrent ? Pourquoi ? Pour qui ? Où sera-t-il accroché ? Au-dessus de la cheminée ?

Le portrait peint et sculpté a historiquement tant été associé à une forme d'exhibitionnisme, de démonstration de la force et du pouvoir et ainsi à une certaine idéologie qu'il est intrigant de se retrouver aujourd'hui face à une forme artistique si connotée et pendant si longtemps destinée à promouvoir une élite.

C'est un visage apaisé et penseur que l'artiste a peint sur un fond neutre plutôt foncé, en toute humilité, s'interdisant tout accessoire superflu.

Quant au support et à son format – cette petite planche de bois de 40 x 40 cm utilisée invariablement pour chacun de ses portraits – ils me renvoient aux icônes chrétiennes qu'on trouve dans ces chapelles blanches et secrètes, perdues sur les chemins sinueux des îles grecques. Ces images invitent les croyants ou simples amateurs de silence, de beauté et de solitude à se recueillir et à partager également le recueillement de l'artiste, ce déserteur si mystérieux dont parle Jean Giono dans son récit éponyme.

Les portraits d'Yves Chaudouët nous entraînent dans cette même atmosphère, secrète et intime, devant le visage, une « face » de l'homme dont il est impossible de percer le mystère. Les regards qu'il dépeint, toujours perdus, traversant, filant vers l'horizon, même lorsque le visage est de face, nous empêchent d'aller au-dedans, car ce n'est pas ce dont il est question dans ce travail. matières, corps, volumes, couleurs... Dans l'héritage d'un Titien, d'un Greco ou d'un Delacroix sans doute, il accorde, dans ses récentes peintures, une primauté à la touche picturale expressive, à

Chairs, matières, corps, volumes, couleurs... Dans l'héritage d'un Titien, d'un Greco ou d'un Delacroix sans doute, il accorde, dans ses récentes peintures, une primauté à la touche picturale expressive, à la matière, à la couleur, plutôt qu'au disegno, cette recherche du dessin par la ligne, mais aussi du dessein, du destin, dont ne se soucie pas Yves Chaudouët. Aucun détail extérieur n'oriente non plus vers une éventuelle interprétation allégorique ou symbolique. Seul un gros plan de visage sur un fond dépouillé.

En dé-visageant ses modèles, Yves Chaudouët cherche par essence à leur donner un visage, à « [leur] rendre [leurs] propres traits », pour reprendre Antonin Artaud, et non pas à créer une image naturaliste et idéale. Ce n'est plus à travers la platitude du miroir ou de l'image que le modèle se découvre, mais bien par les volumes, quelque peu distordus, révélés par le regard attentif de l'autre. Cet autre qui ne peut qu'être incarné par l'artiste ou l'amoureux(se), seuls capables de donner une face, forme, corps, chair et vie à un visage.

Nombreux sont les photographes, comme Thomas Ruff, Irving Penn, Pieter Hugo ou Olivier Roller qui, dans des registres différents, font parler et respirer les visages, les pénètrent et leur donnent une densité et une puissance saisissantes. Plus rares sont aujourd'hui les peintres qui, comme Yves Chaudouët font de même.

Car il y a un enjeu propre à la photographie artistique, qui consiste à ne pas « nous [donner] l'air de mannequins, d'objets absurdes, [nous ôtant] la vie comme un coup de vent nous arrache notre chapeau » comme a tendance à le faire « la photographie instantanée de la vitesse », affirme Jean Cocteau dans son Essai de critique indirecte. Et si la photographie à ses débuts, a coïncidé à l'accès d'une population croissante à la conscience de sa singularité et apporté ainsi sa contribution à la célébration de l'individu, l'image photographique « précaire et fragile, cernée de tous bords par l'utilitaire et le consommable » se heurte au contraire aujourd'hui à une uniformité, une monotonie et un conformisme qu'a accentué l'émergence du numérique. Face aux publicités qui nous renvoient l'image d'un corps parfait et idéal, face à l'avènement virtuel, face aux milliers de photos inutiles qu'on ne prend même plus la peine d'imprimer et de regarder mais qui prennent place dans des dossiers qui finissent par disparaître, face à la vitesse et l'instantanéité des clichés, mais aussi de leur monstration, peut-être est-il nécessaire de redonner de la matière, de redonner du volume et du corps, de redonner le temps. Le temps indispensable pour capter, encore et encore, par dessus ou à nouveau, un visage dans sa singularité. « Le visage traduit sous une forme vivante et énigmatique l'absolu d'une différence individuelle, pourtant infime », et il est évident qu'il faut bien plus d'un clic pour essayer de recueillir ces infimes et pourtant multiples et singuliers détails qui font de nous des individus.

Yves Chaudouët manipule également l'appareil photographique – comme bien d'autres médiums et outils – pour réaliser non plus seulement des portraits d'hommes ou de femmes, mais aussi des portraits de « nature » (qu'il nomme « bord du chemin »), tout aussi attentivement, dans l'idée de donner corps aux éléments qui l'environnent. Il mène cette photographie au moyen d'un matériel qui lui permet de jouer avec l'échelle en agrandissant des éléments infimes, presque invisibles de la nature, expérience inverse de ce qu'il fait dans sa pratique presque quotidienne des monotypes. Ces impressions uniques au format de 6 x 9 cm représentent eux, au contraire, de vastes paysages – dunes, horizons, fonds marins, montagnes enneigées –, habités souvent de silhouettes lointaines. A l'instar de ses peintures, c'est dans le temps que se concrétisent ces portraits paysagés : le temps des balades, et le temps nécessaire de la trouvaille imperceptible, de la découverte du détail. Comme il a exploré les fonds marins et les poissons des abysses – ces poissons que les scientifiques connaissent peu et depuis peu –, Yves Chaudouët a exploré la nature et a tenté d'en extraire, « telle qu'elle est », là encore, ce qui, communément, nous échappe.

« C'est bien la réalité, et la plus familière, qui est devant nous. Mais nous apprenons, par le truchement [du peintre], que jusqu'ici nous ne savions pas la voir [...]. Nous apprenons surtout que la réalité la plus quotidienne peut avoir cet air insolite et lointain, la douceur sonore, le mystère feutré des paradis perdus » .

A-disciplinaire, car tout est pour lui vecteur de création – la nature, la société, l'homme – et ce quel que soit le médium – s'exprimant aussi bien dans le domaine théâtral que cinématographique, par la littérature, la photographie ou la sculpture, etc. –, Yves Chaudouët a débuté sa pratique artistique par la peinture et reste fidèle à ses premières amours. Invariablement, il y retourne, la revendique et son attitude se révèle être alors celle d'un homme qui s'engage pour ce qu'il aime par-dessus tout, dans son monde, contre le temps et tout contre l'homme et ses visages. Dans la transcription de l'intimité et du volume, Yves Chaudouët réalise, entre autres, des portraits peints. Sortes d'icônes au présent, du présent.

Et si « se faire peindre » était une manière de résister à notre époque « hanté[e] par les empires de l'éphémère propres à la culture de masse » , du « tout jetable » et de la vitesse, dans notre société du rendement, de l'efficacité à tout prix, du fast-food, des messageries instantanées et du virtuel ? Et si c'était une manière de s'affronter et d'affronter le temps et le monde d'aujourd'hui que de commencer par se regarder en face ? Les regards songeurs des modèles semblent s'abandonner à ces pensées.